

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hon. F. X. A. Trudel

MONTREAL, 16 FEVRIER 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne
Tarif spécial pour les annonces à terme.

UN CONCOURS POUR LES DAMES

DE MAGNIFIQUES RÉCOMPENSES SONT OFFERTES

Ce concours a pour sujet la question suivante :

Résumez en quelques mots votre idéal de bonheur ; dites ce que vous voudriez ou ce que vous rêvez être ?

Les réponses devront être courtes, autant que possible ne pas excéder quinze lignes de neuf mots et seront signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 15 février 1901. Dès lors, les réponses seront soumises à un jury compétent, qui jugera impartialement du mérite de chaque article.

Les huit primes ou prix pour les huit meilleures réponses sont superbes.

1er prix : Miroir, brosse, peigne, montés en aluminium et argent, dans une magnifique boîte ;

2ème prix : Coupe-papier, grattoir, cachet, en argent plein avec magnifique boîte ;

3ème prix : Porte-bijoux en porcelaine de Chine, surmonté d'un petit miroir, avec monture dorée ;

4ème prix : Porte-monnaie en cuir de crocodile, plusieurs divisions, monture en vil argent ;

5ème prix : 1 an d'abonnement ;

6ème prix : 6 mois d'abonnement ;

7ème prix : Deux primes à choisir dans la liste de primes ordinaires du journal pour les abonnés ;

8ème prix : Une prime à choisir dans la liste de primes ordinaires.

Après l'adjudication des prix, les pseudonymes gagnants seront publiés et les méritantes devront envoyer une copie de la réponse primée avec leur nom et leur adresse. Qu'on se mette à l'œuvre donc.

On peut s'abonner pour tous les numéros parus depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin du concours soit jusqu'à la mi-mars probablement pour 25 centins.

Ecrire au bureau, 42 Place Jacques-Cartier, Montréal.

FABLE MODERNE

Une bien-jolie petite fable, cueillie dans un journal de Paris. On demande l'auteur.

LE VEAU

Un veau pleurait comme un veau pleure ;
A l'étable on l'avait laissé
Presque tout seul en la demeure,
Car le travail était pressé.
Vaches et bœufs, à l'attelage,
S'extremèrent sur le sillon,
Phebus les mordait avec rage.
Leurs flancs saignaient sous l'aiguillon.
L'étable était ombreuse et fraîche,
Pleine d'arome et de confort.
Le sainfoin filtrait de la crèche :
Mon veau n'en pleurait que plus fort.
Alors, une poule couveuse,
 Craignant qu'il n'écrasât son œuf,
 Lui dit, d'une voix douceuse :
 " Console-toi, tu seras bœuf ! "

SIMPLE ESQUISSE

Chaque année, dans les collèges, la rentrée des classes offre un certain intérêt aux anciens élèves. Outre le vif plaisir de revoir leur *Alma Mater* et leurs compagnons d'études, ils ont celui de faire connaissance avec les recrues de l'année, lesquelles sont plus ou moins intéressantes.

En l'année 1852, au séminaire de Nicolet, parmi les écoliers nouveaux se trouvait un jeune campagnard qui, plus que les autres, attirait l'attention des aînés. Sa haute stature pour son âge—14 ans—, sa démarche quelque peu fière, son regard doux et ferme à la fois, sa figure rubiconde où se reflétait une florissante santé, son indifférence pour les jeux des élèves et sa tendance à rechercher la compagnie et la conversation de ses devanciers, enfin son application à l'étude, sa sage conduite, sa piété régulière, tout cet ensemble de traits faisaient présager pour le jeune étudiant une carrière plus qu'ordinaire.

Il avait nom Anselme Trudel. Natif de la belle paroisse de Saint Prosper, dans le comté de Champlain, il appartenait à une famille de cultivateurs aisée, distinguée par son intelligence, son esprit d'initiative et par la pratique des vertus chrétiennes.

Fidèle aux leçons de morale et de religion puisées au temple et au foyer natal, le jeune Trudel continua de les pratiquer avec une exactitude presque scrupuleuse sous le toit du séminaire. Aussi, comme la piété est utile à tout, selon la parole de l'apôtre, sa pieuse conduite ne contribua pas peu à féconder le travail de sa remarquable intelligence.

Tourmenté du désir de s'instruire, il aspirait à connaître tout ce qui fait l'objet des études classiques. Mais la littérature était son étude favorite. Pour arriver à l'art d'écrire et de parler avec succès, il utilisa de son mieux les divers exercices en usage dans les collèges : lectures d'histoires, versions latines et grecques, compositions littéraires.

Ce dernier exercice lui était particulièrement cher, et il s'y livrait avec une ardeur et une application telles que, dans ses années de belles-lettres, de rhétorique et de philosophie, sa plume avait acquis une facilité et une force peu communes pour un étudiant.

Nous nous rappelons que, vers ce temps-là, notre collégien, qui lisait assidûment les journaux et suivait avec intérêt toutes les questions du jour, entreprit, de concert avec quelques-uns de ses contemporains, parmi lesquels figurait le célèbre chroniqueur *Carl-Tom*, une discussion avec un journal de Montréal—*Le Pays*. Il va sans dire que la lutte se faisait à l'insu des directeurs du séminaire. Les correspondances succédaient aux correspondances, le journal ripostait à chacune, et l'intérêt de la joute allait croissant.

Quelque soin que l'on prit de le garder, le secret fut percé : et un jour les coupables sont demandés à la chambre du Supérieur. Pâles et inquiets, ils se présentent devant le représentant de la règle de la communauté.

Monsieur le Supérieur, d'un air grave, leur fait signe de s'asseoir.

—Messieurs, leur dit-il en substance, j'apprends avec surprise que, contrairement à la règle, vous vous permettez d'écrire dans les journaux, et même d'engager des discussions bruyantes. Eh bien ! tout en vous blâmant de la permission que vous avez cru pouvoir vous donner, laissez-moi vous féliciter sur la manière chevaleresque avec laquelle vous avez combattu. Je vois avec plaisir que vous êtes profondément imbus des principes religieux et moraux que l'on vous inculque ici. Seulement, veuillez vous souvenir des règlements de la maison, et réserver à plus tard l'expression publique de vos excellents principes.

On imagine aisément l'air de satisfaction avec lequel nos chevaliers s'en allèrent rejoindre leurs confrères...

Ce premier essai de journalisme fut, pour un certain nombre de condisciples et de professeurs, comme une

révélation des aptitudes et des goûts d'Anselme Trudel, et semblait indiquer la carrière qu'il allait parcourir.

Le plus grand nombre, cependant, était d'une opinion contraire. Cette sage conduite qu'il avait constamment tenue, cette vie si pieuse qu'il avait toujours menée, leur faisait croire qu'il était naturellement né pour l'état ecclésiastique.

Un jour—c'était au printemps de 1859, à cette époque de l'année où, au séminaire de Nicolet, les élèves finissants, s'occupent et se préoccupent fort de leur vocation—un jour, disons-nous, un professeur, qui était ami de notre étudiant, l'aborde et engage avec lui la conversation suivante :

—Mon cher Anselme, vous me paraissez aujourd'hui plus sérieux, plus sombre qu'à l'ordinaire, vous serait-il arrivé quelque chose de désagréable ? Ou bien, songeriez-vous à votre avenir ? Je sais bien qu'en ce temps-ci, vous autres, messieurs les finissants, vous êtes occupés à régler chacun l'importante question de votre vocation. Mais il me semble que, pour vous, le problème n'est pas si difficile à résoudre ; il est même tout résolu et, d'avance, je jouis déjà du plaisir de vous voir l'an prochain comme confrère en soutane...

—A ce mot de soutane, voilà que le front de notre philosophe se déride et un sourire gracieux effleure ses lèvres ; mais répliquant à son interlocuteur :

—Mon cher monsieur, dit-il, si vous ne plaisantez pas, vous êtes bien aimable de me parler ainsi. C'est me faire beaucoup d'honneur que de me supposer digne d'entrer dans l'état religieux.

Toutefois je vous avouerai, en toute sincérité, que je n'ai jamais songé à cette vocation, et que c'est la première fois de ma vie que j'y pense en parlant avec vous. Mon unique désir, ma seule ambition est de servir notre mère la sainte Eglise en humble soldat, avec les faibles instruments de ma plume et de ma parole.

Dix ou douze ans après son départ du collège, nous revîmes Anselme Trudel dans une circonstance dont notre mémoire a bien gardé le souvenir. Ses vœux d'étudiant étaient alors en partie réalisés : il plaçait, au barreau de Montréal la cause de la veuve et de l'orphelin et, dans le journal *La Minerve*, celle de l'Eglise et de la société.

Ses goûts, l'inclinant à s'occuper davantage de politique, il résolut d'aborder la tribune parlementaire. L'occasion était favorable : le programme catholique, à la rédaction duquel il dut coopérer, venait de voir le jour, et les Chambres fédérales étant dissoutes, le peuple était appelé à se choisir des députés.

Anselme Trudel jeta donc les yeux sur son comté natal, le comté de Champlain. Il y comptait un bon nombre de parents et d'amis, qui applaudissaient à ses succès de légiste et de journaliste.

Mais une opposition redoutable se dressa contre sa candidature. Deux notaires bien connus et estimés, l'un, des Trois-Rivières, M. Téléphore Normand, naguère député à la Chambre de Québec, l'autre, le défunt Robert Trudel de la paroisse de Sainte-Geneviève de Batiscan, ancien membre lui aussi du parlement local, sollicitèrent en même temps qu'Anselme Trudel les suffrages des électeurs du comté de Champlain.

Au jour de la nomination des candidats, on vit en conséquence se former à Sainte-Geneviève, chef lieu du comté, une assemblée des plus nombreuses.

Les notaires adressèrent les premiers la parole. Leurs discours sensés, mais froids, intéressèrent plus ou moins leurs plus chauds partisans respectifs.

Lorsqu'Anselme Trudel se présenta à son tour à la tribune, la foule tout entière devint plus silencieuse que jamais. On sentait qu'elle était avide de faire connaissance avec le jeune champion de Montréal, autrefois l'enfant de Saint-Prospère, qui osait venir se mesurer avec de vieux athlètes. Elle attendait beaucoup de lui. Elle ne fut pas déçue.

Le discours de notre héros, plein de faits, d'idées et d'enseignements sur les questions politiques de l'époque, développé avec ordre et méthode, exprimé dans un style abondant, varié, déclamé d'une voix vibrante, fit une profonde impression sur l'assemblée.